L'Opération « Torch » à Alger le 8 novembre 1942

Débarquement des forces anglo-américaines

Interview du colonel Allain MICHAUX

Alors sergent pilote de la 6ème Escadrille du Groupe de Chasse GC III/6

Par le Général Lucien Robineau et Emmanuel Breguet, le 3 décembre 1991.
S.H.A.A. : Service Historique de l'Armée de l'Air
Allain Michaux est alors âgé de 72 ans – Ce sont donc des souvenirs, vieux de 49 ans qui sont retranscrits ici…

… (43'05'') J'en arrive maintenant à novembre 1942 à Alger Maison Blanche. Le 6 ou le 7 novembre 1942 des bruits ont couru qu'une armada de dirigeait vers l'est dans la méditerranée, plusieurs centaines de bateaux, mais nous ne savions pas, au moins à mon niveau, s'il s'agissait d'un débarquement en Afrique du Nord ou d'un déplacement de troupes vers l'est. Néanmoins, le commandement a mis des patrouilles en alerte et le 7 novembre au soir, c'était la sixième Escadrille du III/6 à laquelle j'appartenais qui était donc d'alerte et nous sommes restés — je pense une dizaine de pilotes avec des mécaniciens — avec nos avions armés, chose qui n'était pas habituelle et nous avons passé la nuit sur place dans des chambres qui se trouvaient aux mess officiers et sous-officiers et même certains ont couché sur des lits « Picot » *(lit de camp de conception sommaire ainsi appelé par antonomase du nom de Jules Picot qui obtint en 1877 un brevet pour un tel lit adopté par l'armée française)* dans le hangar.

Dans la nuit, vers 4 heures du matin, nous avons été réveillés par nos chefs : nous avons reçu un briefing qu'il y avait un débarquement en cours dans la région d'Alger, que nous risquions d'être concernés et de devoir décoller dès que l'aube le permettrait. Or, en regardant dehors nous avons vu que ce décollage serait vraisemblablement retardé parce qu'il y avait un brouillard épais qui ne donnait qu'environ 50 mètres de visibilité. On ne voyait pas le dernier appareil de la ligne des avions bien alignés. L'aube s'est levé sur ce brouillard, et nous, nous étions évidemment bloqués au sol et nous entendions des avions passer au-dessus de nos têtes parce qu'en mer il ne devait pas y avoir de brouillard et qu'il devait y avoir deux ou trois porte-avions à notre attention… (46').

Au bout de quelques heures — il faudrait pour être exact voir le « Journal de Marche » qui se trouve dans vos archives — nous avons vu arriver par des moyens divers, les un à vélo, les autres

en voiture les pilotes qui n'avaient pas été d'alerte la veille et qui montaient *(au terrain d(aviation)*, parce qu'ils y avait des événements importants, *(venant)* de la ville *(Maison Blanche)*, d'Alger, de Fort-de-l'Eau, etc... et qui nous ont dit qu'il y avait des américains partout au sol, au sol bien sûr *(il n'y avait pas d'avion en l'air à cause du brouillard)* , et qu'ils nous laissent..., qu'ils nous laissent passer vers le terrain.

Nous avons compris ensuite qu'ils les laissaient passer en fait dans une nasse qui se refermait parce que les troupes avaient certainement fait un mouvement d'encerclement autour de Maison Blanche. Nous n'avions aucune instruction sur ce que nous devions faire ; notre mission, c'était de décoller et d'éventuellement défendre le terrain contre des assauts d'avions de bombardement ou des chasseurs qui viendraient nous mitrailler (47'), mais au sol nous n'avions rien de prévu et il y avait sûrement des compagnies de l'air à l'époque qui étaient chargés de la défense du terrain.

A un moment, je ne dirais pas exactement à quelle heure, nous avons vu arriver des soldats américains avec l'arme à la bretelle. Il y avait bien l'armurerie *(blanc de 40")* mais enfin nous n'étions pas tellement fana..., se battre oui, mais aller chercher des armes à l'armurerie pour se faire descendre immédiatement..., finalement ça s'est passé comme ça. Le terrain a été investi sans un coup de feu, et évidemment les américains ont mis tout de suite des mitrailleuses en batterie devant nos avions.

Alors nous nous sommes trouvés dans la situation absolument incroyable que les pilotes étaient armés, on avait un revolver, même les sous-officiers, on avait un pistolet..., un revolver... Alors, on était armés au milieu des Américains armés... C'était une situation absolument..., un imbroglio incroyable. Il n'y avait aucune hostilité parce que nous, on ne pouvait rien faire et eux, pas tellement envie de nous faire du mal puisque nous étions impuissants à faire quoi que ce soit ! (49'). Pour eux, le problème était que nos avions ne décollent pas.

Le brouillard a dû se lever vers 9, 10 heures..., au milieu de la matinée, et à partir de là nous étions parfaitement neutralisés, et alors on a vu arriver des avions, des avions, des avions qui se sont posés, et le soir, je crois qu'il y devait y avoir deux ou trois cents avions sur le terrain de Maison Blanche... dont les nôtres mais qui n'avaient pas décollés, ce qui fait qu'on a eu beaucoup

de chance dans un sens, je parle des pilotes, parce que nous serions tous morts…

Mais si ! Il y avait des dizaines et des dizaines d'avions qui avaient décollé des porte-avions, des américains et des anglais, des avions extrêmement…, il y avait des « Spit » *(Spitfire)* anglais, et des…, des…, comment ça s'appelait …, ces avions américains embarqués en ce temps là…, je ne me rappelle plus ! Ça n'a pas d'importance !

Les avions américains embarqués à l'époque c'étaient des avions extrêmement maniables, extrêmement armés, d'ailleurs à Casablanca on a eu beaucoup de pertes. À Casablanca ils avaient décollé parce qu'il n'y avait pas de brouillard ; il y a eu beaucoup de pertes parmi les pilotes fiançais, parmi les Américains aussi d'ailleurs… Ça s'est équilibré…

— Oui c'est ça, le II/5 a eu à peine plus de victoires et de pertes que pendant…

D'ailleurs, mon général, si vous cherchez dans vos archives, vous y trouverez, au moment dont je vous parle, c'est-à-dire le matin 8 novembre, un DB7, un Douglas DB7 qui a décollé de Blida et qui a été abattu dès qu'il est arrivé sur Alger, parce qu'à Blida il n'y avait pas de brouillard ; c'est un peu plus élevé du point de vue altitude… (50' 40'')

Voila comment c'est passé pour nous le 8 novembre, alors évidemment, c'était quand même une situation ambiguë… très rapidement il y a eu des familiarités, on offre une cigarette, les gars qui parlaient anglais, en profitaient pour montrer qu'ils savaient parler anglais… Petit à petit une espèce de familiarité s'est installé, il y avait des quiproquos incroyables…

— Une période de flottement…

Ça a duré quelques heures. En fait, si vous voulez, la situation n'avait pas été prévue. La situation des avions ne décollant pas et l'investissement du terrain, l'invasion du terrain par les troupes américaines au sol, comme ça, je pense, n'avait pas été prévue. Il y avait une compagnie de l'air pour défendre le terrain, vous pensez bien, qu'est-ce qu'elle pouvait faire contre les milliers de soldats qui avaient débarqué et qui continuaient de débarquer et très rapidement d'ailleurs les Allemands sont venus bombarder le terrain et le port d'Alger. On a vu des trucs, des bateaux exploser, c'était assez spectaculaire…

Très rapidement les gens ont pris quelques libertés parce que de toutes façons il n'y avait plus rien à faire. Moi j'avais pris un vélo pour aller à Fort-de-l'Eau qui était à 7 kilomètres de là voir si ma femme et ma petite fille n'avaient pas été blessées ou quoi que ce soit. Quand j'ai été rassuré, je suis remonté tout de suite, je suis resté peut-être absent une heure, mais enfin voilà, il y a eu plein de choses comme ça, mais à ce moment là il y avait une attaque sur le port d'Alger, c'était incroyable de voir les bombardiers en piqué, des Ju.87 qui venaient de Tunisie, il y avait des Ju.88 aussi qui bombardaient à l'horizontale. J'ai vu plusieurs bateaux être touchés et un exploser en particulier, c'était sans doute un pétrolier, je ne sais pas et ça, ça date du 8 novembre 1942. (52' 30'')

On s'est installé dans une espèce de statu-quo qui a duré quand même encore quelque temps avant que les commandements se mettent d'accord sur ce qu'il fallait faire.

Deux ou trois jours après l'arrivée, ils ont eu besoin de place, alors on a enlevé tout ce qu'il y avait dans les hangars, au point de vue matériel, les camions, etc. et on nous les a fait évacuer dans les champs aux abords du terrain ; les avions on les a mis dans les champs ; on ne pouvait pas les démarrer au moteur, alors on les tirait, on les tirait avec des tracteurs et on nous a nous logés à Oued-Smar, un ancien camp de compagnie de l'air, je pense… *(en fait les baraquements permettant de loger des parachutistes avant guerre).*

Ça existe toujours aujourd'hui, enfin il y a une dizaine d'années ça existait encore (*donc vers 1980)*, c'était des Algériens qui s'y trouvaient.

Et pendant quelque temps on n'a pas su très bien ce qu'on allait faire. Un jour on nous a dit que le général Giraud allait arriver — vous trouverez ça dans le journal de marche°— et qu'il allait commander les armées françaises en Afrique du Nord. Et puis quelque temps après, on nous a dit : non, non, le général Giraud, finalement ce n'est pas le Général Giraud, c'est le général De Gaulle. Enfin bref, voyez le genre de chose, ce n'était pas tellement facile, facile pour le moral, mais au moins nous étions repassé dans le bon camp. C'était quand même une chose qui nous éclatait à l'esprit ; « on était repassé dans le bon camp »…

— Vous étiez informé comment de ce qui se passait out cela, vous aviez des briefings…

Non pas vraiment, c'était le bouche à oreille, par la voie hiérarchique. Autrement dit par exemple, je suppose que le commandant d'Escadrille était convoqué par le commandant de » Groupe qui lui-même en avait été informé par le commandant de Division… non, le commandant de Groupement etc… ou peut-être par Air Algérie, je n'en sais rien, mais à notre niveau c'était notre commandant d'Escadrille qui disait : voila, on va faire ça, on va déménager à Oued-Smar, les avions on va les mettre dans les champs, etc…

Ce n'est que peu de temps après, — mais quand même il y a eu un laps de temps pendant lequel on n'a rien fait du point de vue aérien, je n'ai pas de repère, il faudrait reprendre le Journal de Marche — qu'on a appris qu'on allait partir dans le sud-oranais, nous et d'autres Groupes ailleurs. Nous, on est parti à Aïn Sefra, je pense dans les premiers jours de l'année 1943, échelon roulant… ; les avions en vol ; les avions on les a vérifié ; on a mis de l'essence ; à cette époque il y avait plus de pilotes que d'avions, donc moi je suis parti avec l'échelon roulant, peut-être par le train ; parce qu'il y avait le train qui allait à Oran ; et puis après il y avait la ligne Oran – Béchar ; alors ça, c'était incroyable d'ailleurs ce train, on mettait plus de temps que si on était aller en vélo !

À Aïn Sefra, nous avons repris l'entraînement intensif. Quand je dis intensif, c'était qu'on faisait 35 heures de vol par mois sur Dewoitine, et en mars peut-être ou avril — il faudrait que je regarde mon carnet de vol — tous les pilotes sont allés faire un stage sur P-39 à Berrechid au Maroc à coté de Casablanca. Nous avons été lâchés sur P-39, ce qui nous a annoncé l'arrivée de ce nouvel appareil. Nous avons reçu nos P-39 alors que nous étions encore à Aïn Sefra mais il y avait encore des Dewoitine ce qui fait que nous volions alternativement sur l'un ou l'autre.

Merci à M. Bernard MICHAUX, fils du pilote, qui nous a communiqué la bande audio de cette interview
Transcription FX. Bibert – Février 2025

Voir de nombreux liens complémentaires sur la page 6 ci-dessous :

Concernant la transition politique Pétain / Darlan / Giraud / De Gaulle à Alger après le débarquement des Alliés en A.F.N. du 8 novembre 1932, lire page suivante :

Opération « Torch » – L'invasion de l'Afrique du Nord du 8/11/1942

par Michael D. Hull : vétéran de l'armée britannique, historien militaire de grand renom qui a largement contribué à la rédaction du guide de la Seconde Guerre mondiale du Centre « 'Eisenhower ».

Souvenirs d'Allain MICHAUX – Sergent à la 6ième Escadrille du GC III/6

Comment un pilote de chasse a vécu l'arrivée des Alliés à Alger lors du débarquement

Message du général de GAULLE aux Français du 8 novembre 1942

Et pour mieux comprendre ce qu'était vraiment la situation politique de la France fin 1942, lire aussi ces deux documents exceptionnels de Renée **PIERRE-GOSSET**, célèbre journaliste et écrivaine française présente à Alger à cette époque :

ALGER : DE VICHY À LA RÉPUBLIQUE - JOURNAL D'UNE FRANÇAISE

Le Journaliste ***John MacVane parle de René Gosset***

et ***Lowell Bennett était aussi à Alger en novembre 1942***

EXPÉDIENTS PROVISOIRES – LE COUP D'ALGER (Extraits)

Ainsi que l'histoire des « Conjurés d'Alger » qui ont énormément facilité le débarquement des Alliés le 8 novembre 1942 :

Les 317 RÉSISTANTS D'ALGER

Tous ces documents sont des annexes à :

L'Histoire des Hommes du Groupe de Chasse GC III/6 (1939/1945)

qui était basé à Alger – Maison-Blanche de juillet 1940 à janvier 1943

(Document en en trois parties avec de très nombreux liens vers des annexes)

Site personnel de François-Xavier BIBERT